Pour une « composition politique »

On a évoqué la nécessité d'acteurs partageant les mêmes conceptions (intérêt écologique de classe, politique de changement culturel, notamment de la conception du bien-être) mais en concurrence, par exemple au niveau électoral, car jouant des rôles et portant des insistances différentes : les uns défendant l'intérêt écologique de classe de la majorité dans sa contradiction avec celui du capital, et les autres – minorité active – en affrontement avec cette même majorité pour lui faire changer sa conception du bien-être, cela n'empêchant pas les premiers de faire un travail pédagogique sur la conception du bien-être. Mais tant que l'intérêt de la majorité ne s'impose pas systématiquement aux intérêts du capital – nous serions alors entrés dans une phase de transformation radicale de la société –, ne faut-il pas reconnaître l'utilité – au lieu de les traiter de « traîtres » – des acteurs au sein du jeu social et politique classique qui sont capables de produire des compromis ? Leur capacité à obtenir de « bons compromis » dépend de leur force, de leur propre pertinence sociale, politique et intellectuelle, mais aussi de la capacité de pression multiforme (électorale, symbolique, mythique, intellectuelle, affective…) des premiers acteurs hors sys-

tème évoqués. Ne pas penser une articulation fructueuse des acteurs c'est, comme le pointe Olivier Abel, laisser la place au « danger de la démagogie par laquelle on peut amalgamer des contestations contradictoires et les ramasser électoralement sans avoir opéré le travail proprement politique de formulation des conflits qui traversent la société, ni a fortiori des formulations des compromis qui peuvent seuls la rassembler[249] ».

Pression des premiers sur les seconds avons-nous dit. Mais l'image est trop pauvre, trop unilatérale, il faut aller au-delà. Penser la politique pas seulement comme une pression, comme le seul rapport frontal de force Capital-Travail mais comme un champ de force, comme des « compositions des rapports des forces », pour détourner un concept de Spinoza. Cela implique de créer une conception faisant plus de place – au sein d'un même camp, mais aussi dans la lutte avec le camp adverse – à l'articulation des contradictions, à la capacité de se mettre d'accord sur ce qui fait désaccord, à la recherche de compromis, à l'importance donnée à la diversité des acteurs. À une politique moins guerrière et plus vivante, ce qui ne veut pas dire moins conflictuelle, au contraire. Cela ouvre sur plusieurs gestes politiques.

Deux de ces gestes politiques peuvent, au premier abord, paraître très sages. Le premier n'est pas le compromis mais « la passion du compromis. Accepter la pluralité des mémoires quant à la douleur, quant aux torts, quant aux prétentions initiales durcies par la guerre civile, tout faire pour rendre négociable ce qui ne l'était pas, renoncer à la possibilité d'un point de vue unificateur pour s'embarquer dans la formulation à plusieurs d'une intrigue assez vaste, compliquée et polycentrique pour retarder la spirale des représailles, faire en sorte que tous puissent diversement l'entendre et la dire ensemble, tels sont les gestes du compromis[250] ».

Le geste suivant est emprunté par Philippe Corcuff à Proudhon, mais il a des parentés avec le geste de la recherche de *médiétés* qu'emprunte Paul Ricœur à Aristote. Comme chez ces derniers, où la recherche d'un milieu n'élimine pas les côtés, Proudhon proposait de substituer le principe de la balance à celui de la synthèse. Il constatait que bien souvent les pôles d'une antinomie ne se synthétisent pas plus que les pôles opposés d'une pile électrique : ils sont indestructibles et au contraire c'est leur contradiction qui est créatrice, et il faut donc chercher une équilibration plutôt qu'une unification. Une équilibration qui permet de rendre fructueuse la pluralité de l'espace commun, peut-être dans une logique de pendule plus que de balance, tant l'espace s'est diversifié depuis Proudhon : « Pluralité des dominations, des sites de luttes, des types de problèmes, dont la question écologiste pointant notamment certaines conditions de reproduction et de vivabilité d'une société comme la nôtre. Pluralité aussi des valeurs, des critères de justice (pas seulement des vivants mais aussi des générations futures), des identités culturelles et des intérêts à opposer à ces dominations. Pluralité qui est déjà portée par une diversité de mouvements sociaux. Pluralité qui se coltine la question de l'espace commun, autour d'une pluralité d'axes (axes d'analyse, axes de luttes, axes alternatifs), mais pas dans un éclatement relativiste où "tout se vaudrait" *a priori* sans arêtes. Ainsi une politique de la pluralité ne serait pas une politique exclusivement écologiste, mais une politique qui poserait aussi la question sociale, la question démocratique, la question individualiste ou la question féministe[251]. » En parallèle de cette équilibration qui renonce à ce que le « deux » devienne « un », il faut sans doute reprendre au sérieux l'idée de dialectique de Marx, selon laquelle dans la réalité sociale l'apparent « un » est un « plusieurs ». Par exemple, pour Marx, la religion est bien

l'opium du peuple mais aussi la protestation contre un monde sans cœur[252]. Contre toutes les pensées à majuscule, il faut encore compliquer et tenter de *penser ensemble* la pluralité des *positions politiques :* une *composition politique* à imaginer pour faire vivre le pari proposé par Anna Harendt de la mise en tension de la pluralité et du commun, au lieu de rabattre l'un sur l'autre.

Cette recherche d'une « composition des rapports des forces », d'une *composition politique*, d'agencements ouverts et vivants n'empêche en rien, au contraire, les mises en tension, les conflits ou les confrontations : elle les saisit comme des articulations créatrices qui produisent des énergies pour le changement. Cela permet de prendre au sérieux sans rendre désespérante l'idée de Michel Foucault selon laquelle, il n'y a pas « *un* lieu du grand Refus – âme de la révolte, foyer de toutes les rébellions, loi pure du révolutionnaire. Mais *des* résistances qui sont des cas d'espèces : possibles, nécessaires, improbables, spontanées, sauvages, solitaires, concertées, rampantes, violentes, irréconciliables, promptes à la transaction, intéressées ou sacrificielles[253]. » Cela « rend possible une révolution[254] » dit Foucault, et cela permet déjà un « devenir révolutionnaire » lui a répondu Deleuze, une « révolution moléculaire » a fait écho Guattari. Une façon d'être créateur, dès maintenant, de changements radicaux dans une pluralité de sites de résistances, et d'abord soi-même. Révolution chaque jour de façon partielle[255], dans les rapports familiaux, amoureux, de travail, révolution subjective dont nous avons dit toute l'importance. Révolution qui ne prend pas les formes militantes attendues. Ou qui les prend, mais qui ne doit en mépriser aucune : il est temps que tous ceux qui ont à cœur une planète et une humanité vivable, et qui savent bien que cela est contradictoire avec le capitalisme et le productivisme, sortent de leurs egos individuels ou collectifs et

recherchent moins une *unification* qu'une *composition politique*, une tension entre positions proches mais différentes dont le déséquilibre créateur ouvre des lignes de fuite pour sortir de ce système inhumain.